

J'ai pas terminé, j'ai remis le carnet dans le tiroir illico presto quand j'ai entendu la porte d'entrée s'ouvrir, j'avais pas vu l'heure et c'est long et très pénible de taper un texte qui est pas le sien. Il faut faire toujours très attention. Je continuerai demain. J'ai fait une marque.

Comme ça, je peux écrire tranquillement avec mes mots à moi sur mon fichier dans le dossier secret au mot de passe TARABISCOTÉ. De toute façon, je pourrais bien avoir un carnet ou un cahier dans mon souk, personne le trouverait. Il y a longtemps que, l'un après l'autre, ils ont tous renoncé à me voir mettre de l'ordre. Un bazar, un fatras, c'est ce qu'on voit, ce qu'on croit, mais en réalité il y a un ordre, sous-jacent pourrait-on dire, un ordre qui échappe à l'œil. L'œil est tant frappé par les entassements, les étalements, les glissements périlleux des piles les unes sur les autres, trop habitué qu'il est au classement, au rangement, à l'alignement, l'œil est trompé.

Dans ma chambre si on regardait de près, si on s'attardait vraiment, on verrait que tout est ORGANISÉ. S'ils me demandaient, je pourrais peut-être leur donner quelques clés de mon rangement, sachant que je donne pas grand-chose. Souvent, je donne, je reprends, c'est plus fort que moi. Cette peur de manquer après, cette peur du vide que feraient les explications données, cette peur que j'ai, cette trouille au ventre, à la tête, partout, que les mots que je pourrais dire, en partant, laissent des grands trous en moi. Si je parlais, si je PRONONÇAIS des mots, ils s'effaceraient, impossibles à retrouver, ils s'évaderaient, impossibles à rattraper. C'est peut-être pour ça qu'en moi, des fois il y en a trop et que je sais pas quoi inventer pour être INSUPPORTABLE ET VIOLENT, ils disent, mais eux ils connaissent pas ça, j'en suis sûr, on le voit bien sinon ils feraient comme moi. Ils garderaient les mots pour eux, en eux, bien sages car les mots en eux sont sages, forcément, il y a qu'à les voir. Ils sont pleins de mots qui se tiennent bien. Avec moi, ça se passe pas du tout de cette manière. Avec moi, parfois, pas toujours heureusement, les mots sont INSUPPORTABLES ET VIOLENTS, MAL ÉLEVÉS ET OBSCÈNES. Ils me ressemblent pas du tout, c'est pas les miens, je sais pas d'où ils viennent. Parfois, j'en peux plus de tout ce qu'ils me font voir car les mots me

maltraitent. J'en ai la preuve. Avec ceux que j'écris, c'est pas pareil, pas du tout pareil. D'abord eux, ils acceptent d'être triés, arrangés, disposés d'une certaine façon, j'ai donc rien à craindre et quand ils sont sur l'écran, je les ai pas perdus. Ça, c'est intéressant, ils sont dehors et toujours dedans. Depuis que j'ai trouvé ce moyen, nos rapports entre les mots et moi sont un peu meilleurs.

Pourtant, de temps en temps, pas en ce moment mais ça pourrait arriver, même avec eux je panique, je la sens cette panique comme la tempête qui gonfle au-dessus de la mer. Avant d'étouffer parce que je sais pas pourquoi mais ça m'empêche de respirer, j'imprime vite ceux de la menace et je les BRÛLE. Ainsi je brouille l'image, après, image brûlée, ça va mieux, je respire, la tempête est passée.

Les mots des autres, ils sont pas pareils, ils sont pas vivants eux, ils sont des choses mortes, des objets, comme un couteau, une pince, un peigne. Les mots des autres, ils passent, ils me laissent rien. Ceux qui sont écrits, si, c'est pour ça que je lis sans cesse parce que ces mots-là, ils s'arrêtent en moi si je les invite, ils restent si je leur dis de rester.

J'étonne : Comment peut-il lire des livres aussi savants ? Il doit rien saisir, il fait semblant, il y a qu'à l'interroger, vous verrez, il a rien retenu. Déjà, tout petit

*Je ne serai pas m.*

c'était pareil, à l'école ils comprenaient pas : Alban est déroutant, Alban est une énigme. Tu parles, une énigme pour eux, pas pour moi.

J'ai récupéré le carnet, elle a rien ajouté depuis la dernière fois, elle est peut-être pas inspirée ou elle a perdu le Marin qu'elle a inventé, je sais pas. Je retrouve ma marque invisible pour elle et je continue ce travail **ASTREIGNANT**. Ce mot-là est inouï, vraiment très, très bizarre.

[Un jour, je sus que j'étais enceinte, comment vous dire Marin ce bonheur ? Je pensais naïvement qu'à cette annonce, jamais couple n'avait été aussi heureux et ne le serait. Nous étions comblés puisque nous étions dignes d'un enfant.

Puis il fallut déménager, Armand venait d'obtenir un poste au conservatoire, il souhaitait peu de déplacements.

Au fur et à mesure que l'échéance approchait, une charge d'anxiété grandissait en moi car j'arriverais d'abord seule. J'emménagerais seule et je serais, le dernier mois de grossesse, seule dans une ville inconnue.

Je passai mes premières heures au 4 rue des Antilles dans un état de prostration douloureuse. Nous avons choisi ensemble cet appartement. Il était à peu de choses près tel que vous l'avez connu. Il nous plaisait, proche du centre de la ville, spacieux, lumineux, qualités rares pour un appartement ancien, ses portes-fenêtres orientées au sud ouvraient sur un balcon agréable. Pourtant, ce premier soir, j'étais accablée de mal-être, incapable de penser le temps à venir. Aux questions inquiètes et répétées d'Armand : Ça ira ? Tu crois que tu peux ? Toujours j'avais répondu en le rassurant, et en le rassurant, j'avais essayé d'affermir ma propre conviction. Oui, ça ira.

Mais à l'arrivée, c'est le creux de mes réponses qui m'attendait et m'enfonçait un peu plus dans un engourdissement qui n'allait pas tarder à me paralyser. J'étais accablée, écrasée par l'univers inconnu autour de moi, incapable de bouger du fauteuil rouge, ce cabriolet dont vous vous souvenez peut-être puisqu'il fut le premier siège à vous accueillir. Je passais en revue mécaniquement les cartons à ouvrir, les meubles et je me voyais étrangère. Étrangère à cet endroit, étrangère à ce jour et étrangère à moi-même. J'étais dans ces pensées quand l'enfant remua fortement. Je sentis les coups volontaires de ses petits pieds. Il me réveillait, il avait besoin de moi.

C'est alors qu'on sonna. Il fallut un second coup, prolongé celui-là, pour que je me lève. J'imaginai un oubli de la société de déménagement quand je découvris sur le palier une petite, jolie et vive jeune femme. Jolie et si vivante, c'est exactement ce que je me suis souvent répété en pensant à elle. C'était Judith. Elle me dévisagea et regarda longuement mon ventre. Elle s'excusait de me déranger, elle habitait au premier juste au-dessous, elle avait rencontré les déménageurs et en venant souhaiter la bienvenue, elle proposait son aide. Quand elle sut que j'étais seule et après avoir pris la mesure de ma détresse, elle me le dira plus tard, elle me proposa un dîner simple et léger qui ferait du bien à l'enfant. Je ne pouvais refuser, c'est ainsi que j'entraï la première fois chez Judith et Georges.

Vous connaissez leur appartement et l'atelier avec lequel il communique. La première fois, je n'ai pas vu ce dernier, j'ai juste compris qu'ils travaillaient chez eux.

Après le hall, Judith m'invita à pénétrer dans ce qui devait être leur salle à manger. J'ai pensé : un capharnaüm, c'est cela. Il y avait de tout partout, des livres, des bibelots, des journaux, des vêtements. Tout cohabitait avec tout. C'était étrange et cela l'a été encore plus après ma première visite de l'atelier qui était, lui, un modèle d'organisation. Judith me présenta Georges, affable

comme elle, il n'avait pas sa volubilité. Ce soir-là, je ne vis pas la force et la complicité qui les unissaient. Elles m'apparurent plus tard. Une conversation s'engagea comme entre ceux qui commencent à s'approcher. On reste d'abord sur son quant-à-soi. Même de nature bavarde, on s'observe. Bavarde, je ne l'étais pas. J'étais incapable de confier la plus petite part de moi sans me sentir en danger. Si je n'avais pas été enceinte, je suppose que, découragés, ils n'auraient pas donné suite à cette soirée. Je ne livrais rien mais je ne résistais pas à leur sollicitude naturelle. J'ai failli écrire maternelle.

Ce soir-là je remontai chez moi plus claire, plus légère portée par une petite joie que j'entretins pendant les deux ou trois jours qui précédèrent la rencontre suivante.

C'est en vous écrivant Marin que je mesure l'importance de ces premiers jours rue des Antilles. Me souvenir, puis trouver les mots afin de déplier ces moments et d'y lire ce que je n'avais jamais lu. Ainsi, l'attention extrême que tous deux, Judith et Georges, portaient à l'enfant à venir, l'avais-je remarquée avant de la noter ici ?

Grâce à eux, l'attente d'Armand fut moins éprouvante. Le terme approchait. Il devenait évident qu'il ne pourrait être présent. Il était à Berlin pour un festival. Il ne verrait pas naître son enfant.

Judith et Georges occupèrent l'espace vacant. Ils m'accompagnèrent en me soutenant avec tendresse. L'accouchement fut difficile, on eût dit que je retenais mon bébé avec des forces insoupçonnées. Pourquoi ? Est-ce que je pressentais l'avenir ? Est-ce que dans un espoir insensé, j'étais le temps, repoussant l'échéance, espérant encore qu'Armand, informé, viendrait ?

C'était un garçon, ce fut Alban.

Le lendemain, Judith et Georges arrivèrent empressés, apportant les cadeaux les plus fous, ils affichaient un bonheur qui débordait sur le mien, le recouvrait. Quand je vis Georges écarter les couvertures, saisir avec une délicatesse infinie ce petit être avec lequel j'étais si gauche, quand je le vis poser sa joue contre la sienne, je ne pus réfréner mes larmes. Ils eurent avec moi, des égards que seul Armand avait su me prodiguer. Ainsi, lorsque Judith me trouvait emportée par mes pleurs, elle me prenait dans ses bras et me consolait : Ma pauvre petite, ma petite. En effet, je redevais petite. L'accouchement, avant d'éveiller la mère en moi, avait d'abord réveillé la petite fille vulnérable.

Cependant, jour après jour, grâce à Judith, je sentis quelque chose frémir, un lien s'ébauchait, un lien souple et neuf, un lien qui bientôt apparut presque matériel entre Alban et moi.]

C'est drôle ce qu'elle dit et c'est vrai, parce que ce lien, je sais où il est attaché en moi. C'est comme un lien-tunnel par où circulent ses pensées.

[Quand Armand arriva, Alban avait déjà quelques jours. Je vis en lui, tout de suite, mêlés et inextricables, amour et maladresse. Je les voyais d'autant mieux que je les partageais. Judith et Georges, qui n'avaient pas d'enfant, savaient d'emblée trouver les gestes parfaits. J'étais déroutée et fascinée, il ne suffisait pas d'avoir porté pour être mère.

Là je m'égare un peu, je ne suis pas sûre que tout cela ait à voir avec le développement d'Alban. Je me suis un peu abandonnée, le fil de cette lettre est un piège dans lequel je viens de m'empêtrer.

La vie fut profondément modifiée. Je devenais lentement, graduellement mère. Alban s'éveillait. Judith et Georges cherchaient et provoquaient les occasions pour s'occuper de lui et – qui sait ? – s'imaginer parents quelques heures. Presque timidement cependant, ils nous avaient proposé, un soir où nous devions sortir, de le garder jusqu'au matin, sous couvert de son confort, de sa tranquillité et de la qualité de son sommeil. Avec une trop grande facilité, ils nous avaient convaincus, si bien que l'achat par Judith d'un petit lit, à l'identique de celui de sa chambre, nous toucha. Peu à

peu, ils créèrent, chez eux, autour d'Alban une copie de son univers où leur tendresse s'épanouissait et répondait au vide laissé par nos carences de parents. Alors qu'ils le comblaient, je voyais la douleur de leur stérilité.

Peu à peu, la relation fusionnelle entre Armand et moi se transforma. L'arrivée d'Alban fut un séisme qui ébranla nos existences. J'étais désormais dans cette relation, déconcertée, impuissante et perdue.]

J'arrête parce qu'il faut que je réfléchisse à ce qu'elle écrit, c'est grave pour moi, si c'est vrai. Est-ce que c'est vrai ? Est-ce qu'elle imagine pour rendre intéressant ce qui est banal ? Comment je peux savoir ? Je sais pas, je suis un peu perdu, comme elle.